

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

RAVACHOL VENGE :

La Crevaision mystérieuse de Darrigrand,
le jugeur de Montbrison

LE DÉBALLAGE DES CHAMPS-ÉLYSÉES



Garde à vous, jugeurs!

Riche nouvelle, nom de dieu : un jugeur de moins à la clé!

Y a une dizaine de jours, à Lyon, subito, presto, sans dire ouf! Darrigrand dévissait sa sale pomme.

Un enjuponné de moins, c'est toujours une bonne aubaine, mille marmites!

Mais, c'est plus que hurf, quand la vache qui disparaît a collé son nom à une crapulerie si abominable qu'elle fait époque dans sa putain de vie.

C'est justement le cas :

On n'a pas oublié que le Darrigrand présida, à Montbrison, le procès de Ravachol, et y mit un parti pris féroce, étouffant la voix du riche zigie, — le guillotinant avant Deibler.

Y a pas encore un an de ça, et voici que

les asticots vengent Ravachol : ils bouffent la graisse puante du marchand d'injustice, — sans peur de s'empoisonner.

D'autres que les asticots n'ont-ils pas mis un doigt dans la vengeance?

Mystère!...

De quelle maladie le Darrigrand est-il crevé?

Malin qui pourrait le dire!...

Tout ce qu'il y a meche de savoir, c'est qu'on a ramassé son cadavre, au coin d'une rue dont on ne donne même pas au juste le nom.

Nom d'une bombe, voilà qui n'est guère naturel!

Y a des types qui prétendent que la mort excuse tout, qu'on doit laisser en fuir ceux qui disparaissent, sans fouiller leur carcasse.

J'en suis sûr, nom de dieu! Ça serait vraiment trop chouette pour les bandits de la haute :

Pour lors, c'est eux à qui le populo n'aurait pas la veine de donner le coup du la-pin se tireflu brin de malé diction?

Tralala, je ne me paie pas de sentimentaleries.

Aussi, je ne veux pas lâcher le Darrigrand sans vider sa poche à fiel, afin que les bons bougres sachent quel salaud c'était : il me suffira de coller nature la conversation qu'il eut avec un bourgeois de ses amis, à la terrasse d'un grand bistrot du boulevard. C'était quelques semaines après le guillotinage de Ravachol.

Le Darrigrand était venu passer une huitaine à Paris, (peut-être pour empêcher des félicitations du grand Q. de Beau Repaire.)

Atablés à la terrasse, les deux types jacassaient à bâtons rompus, tout en suçant un glass de quinze sous :

« A propos, que pensez-vous de Mariette Soubère? »

— Peuh, j'en pense rien, répond le Darrigrand.

— Elle ne me paraît pas coupable.

— C'est aussi mon avis.

— Et vous l'avez laissée condamner! Vous aviez pourtant de l'influence sur les jurés, vous auriez pu intervenir et la faire acquitter.

— C'est sûr, mais la petite ne m'intéressait pas.

— Comment, puisque vous la saviez innocente?

— Peuh, elle vous a une mine chiffonnée, pas jolie,.... elle ne valait pas le coup.... pourquoi donc m'occuper d'elle?

Le salaud de jugeur avait dit ça, sur le ton de circonstance, laissant voir le fin fond de sa crapuleuse pensée.

« La petite n'était pas jolie!... »

Donc, puisqu'elle n'était pas assez gironde pour le lit de monsieur le président, tant pis pour elle : il lui faudrait se contenter du plumard de la prison.

La belle foutaise qu'elle fut innocente! Raison de plus pour la garder au clou : ça lui apprendrait à ne pas être plus jolie.....

Voilà l'homme, nom de dieu!

Hein, quel chouette jugeur ça devait faire! On comprend que les grosses légumes l'aient choisi pour présider le procès de Ravachol. Ils avaient eu la main heureuse : il leur aurait été bougrement difficile de dégouter plus vache.

Eh bien, c'est cette charogne qui vient de casser sa pipe dans des circonstances tellement espatrouillantes, qu'on se demande forcément s'il a crevé de sa sale mort, — ou si quelque zigue d'attaque ne lui a pas foutu une poussée pour lui faire piquer une tête dans le néant.....

Pour ce qui est de bibi, je ne me prononce pas : je m'en tiens à narrer les faits que la rousse a laissé connaître.

Je pense que les camaros concluront comme moi : qu'il y a bougrement du louche.

**

Le Darrigrand est mort à Lyon et on l'a enfoui à Lyon.

C'est à peu près tout ce que je puis certifier.

Quand à savoir où et comment il est mort, c'est une autre paire de manches!

Les uns disent qu'il a tourné de l'œil cours de la Liberté....

Les autres affirment que c'est quai Saint-Antoine....

Les uns disent qu'on a profité de la nuit pour transporter sa carcasse à la Faculté de médecine.....

D'autre jurent que c'est à sa piôle de la rue de la République qu'on l'a trimballée.....

Par exemple, personne n'explique de quoi il est crevé.

Le salaud était-il donc malade?

Que non pas, foutre! Il était aussi gaillard que la Tour Eiffel, putassier comme un porc, et n'ayant aucune envie de crampser.

Les quotidiens de Lyon ont fait un brin de fouan à ce sujet : ils auraient voulu qu'on donne des explications, qu'on fasse une enquête, qu'on publie des certificats de médecins, établissant de quoi est mort le jugeur.

On les a envoyé paître : la police n'a pas ouvert le bec.

**

Toutes les suppositions sont donc permises :

Le Darrigrand en quête de plaisirs d'en-

juponné est-il crevé de congestion dans un claqué infect?

Ou bien, serait-il mort de peur?

Entendait-il, toujours à ses trousses, bringueballer le squelette de Ravachol... Puis, un beau jour, le squelette jouant à la boule avec sa caboche, l'a-t-il lancée avec la force d'un boulet de canon, en plein dans le ventre du jugeur... ça serait donc ça qui lui aurait coupé la respiration?

Ou bien encore, est-il tombé victime de quelque zigue inconnu qui s'était promis de venger Ravachol sur sa peau?

Mille marmites, ce que je vois de plus clair dans cette sacrée histoire, c'est que ça ne porte guère bonheur de condamner des anarchos.



LE 1^{ER} MAI 93

Un bon bougre de **Marseille** m'engueule croyant que j'ai dit que le 1^{er} mai on devait turbiner comme de coutume.

L'ami, t'as vu trouble.

Jamais j'ai dégoisé pareille chose : je trouve déjà qu'on bûche bougrement de trop pour me mettre en travers, chaque fois qu'il y a une occasion pour lâcher le turbin.

Le seul cheveu que j'ai trouvé au chômage du 1^{er} mai, c'est qu'il n'ait duré qu'un jour.

C'est les patrons qui auraient fait une sale bobine si le lendemain leurs esclaves n'avaient pas radiné à l'usine!

Pour en revenir à la manifestation du 1^{er} mai à Marseille ça n'a pas été de la roupie de sinse.

Ah foutre, c'est que les gas de la Cannebière se trimoussent joliment pour dégouter l'huile à graisser les roues de la Sociale.

Et mon bon, digou liqué bengou!

Paraît que le populo y faisait ce jour là, nom de Dieu! Dans un carré, grand comme la place de la Bastille, il y avait près de 30 mille personnes, compris les troupades, les charognes de galonnards, ainsi que la rousse.

Et dame, la racaille n'était pas à la noce!

Y avait des policiers qui voltigeaient en l'air, la hure toute pochée, le culbutant en lambeaux, d'autres prenaient un bain forcé, sans même qu'on leur laisse le temps de quitter leur liquette...

Pour ce qui est des deux commissaires qui ont été si bien arrangés, ils sont encore au plumard.

Ce qui n'a pas été mouche non plus, c'est quand le colon du 141^e a commandé de charger le populo. Les cailloux se sont foutus à pleuvoir, et c'est surtout les gradés qu'on visait.

C'était un vrai beurre, nom de Dieu!

Mège-Coste est un petit trou de la Haute-Loire que l'on croirait mort.

Ouais! C'est un guépier que la police redoute pire qu'une grande ville. Ça se comprend : le patelin n'est farci que de verriers, qui sont la terreur des roussins.

Et c'est pas tout, foutre! En plus des verriers y a des mineurs en quantité...

Aussi, au 1^{er} mai, le préfet, pistonné par le maire de S^{te}-Florine envoya six brigades de gendarmerie qui sont restées toute la journée la carabine à la grenadière, pour avoir plus vite

fait de mitrailler les ouvriers à la guérouse.

Oh, ça n'a pas émotionné les gens!

Au nombre d'à peu près deux mille, ils sont partis dès le matin et se sont baladés dans les rues de Mège-Coste, Brassac, Florin, Bougère et Verghonze. Ils étaient décidés à heurter le nez à quiconque leur aurait barré le passage.

Comme un si riche ballade met en appétit, les bons bougres se sont caillés les joues au mieux qu'ils l'ont pu : y a eu plusieurs banquets entre autre celui des verriers.

Ce qu'on a chanté la Carmagnole, l'Internationale, et poussé des vive la Révolution Sociale et Internationale, c'est rien que de le dire.

A **Montpellier**, comme à peu près partout, ça été pacifique.

Les chefs sociaux avaient tant seriné le calme!

Quoique ça, les anarchos ont su foutre dans la manifestation le grain de sel révolutionnaire, si bien que le 1^{er} mai n'a pas été aussi gnôle qu'il l'aurait été.

Y a eu plusieurs réunions à la Bourse du Travail : en réponse aux ragougnasses des sociaux à la manque qui faisaient l'article pour leur pommade électorale, trois ou quatre zigues d'attaque se sont fendus de riches pallas, expliquant qu'on peut voter 18 siècles sans couper la chique à un patron, — et qu'en conséquence y a rien à attendre, en dehors d'un chambardement général.

A une réunion qui a eu lieu dans la soirée les collectos ont voulu prendre leur revanche : ils ont empêché les copains d'ouvrir le bec — pas de veine, ça a encore tourné, contre eux! Le populo a vu leur manque de franchise, de sorte que c'est eux qui se sont roulés.

Inutile de dire que toute la force policière et militaire était l'œil au guet.

A **Nîmes** non plus, les fumistes sociaux n'ont pas à se réjouir du 1^{er} Mai.

Le tout s'est borné à une réunion où assistaient un millier de bons bougres, et où la légumerie socialarde espérait débiter ses postiches aux apuladissements du populo.

Ils se sont rudement fouillés!

Comme le premier turbin des conneillers cipaux a été de se voter 300 balles d'indemnité, tout le long de la réunion on a blagué les sociaux là-dessus.

Quand il leur a fallu fermer leur égout à paroles, plusieurs bons fioux se sont fendus de chouettes réflexes contre toutes les fumisteries de la politique et du suffrage universel.

Le président ayant voulu faire voter un ordre du jour, ça a fait un bouzou du diable et le quart d'œil a dissous la réunion.

Les copains n'ont pas raté le coche : ils ont distribué un chouette manifeste sur la Grève générale qui a été rudement gobé.

A **Troyes**, y a eu dans la nuit de galbeux placards collés un peu partout.

Dans une réunion, à part le grand raseur Pédron qui a dévidé son macaroni, plusieurs copains se sont fendus de riches dégoisages.

L'un entre autres, le camaro **Mauperrin** a été reluqué de travers par un journaliste cafard. Le jésuitard lui trouvait une sale fiole, — quoi qu'il aurait donc dit si son œil de derrière avait fait connaissance avec le ripaton du gas?

Pour ne pas s'endormir sur la ragougnasse de Pédron, une centaine de riches fioux sont partis en bande et après une bonne balade dans la rue se sont payés un charivari très hurf, primo devant la turne d'un journal bourgeois, deuxième, devant la préfetance.

A **Lille**, le 1^{er} mai a été rudement toc!

La veille les sociaux à la manque avaient

été pleura: der près du maire et du quart d'œil, promettant d'être calmes et les suppliant de ne pas leur foutre de sergots aux trousses.

Quelle honte d'aller mendigoter près de ses ennemis !

Et si encore on avait écouté leurs pleurnicheries, mais c'est tout juste ! La manifestance qui avait été au cimetière porter des couronnes, s'est ca-sée le nez contre la porte qu'on avait fermée tout exprès.

Le soir on a joué la comédie dans un grand estaminet.

Hein, comme ça a de l'allure : manifester en jouant de la comédie !

Où les jean foutre de la haute rouspètent dar, c'est dans les Ardeanes. Turellement, là où les bons bougres n'ont fait que suivre les conseils de J.-B. Clément, ils ne trouvent rien à dire.

Il n'en est pas de même à **Nouzon**, où les gas, oubliant les lavements pacifiques, ont eu l'audace d'avoir de l'initiative : samedi dernier, les jageurs de Charleville se sont amenés et ils ont passé leur journée à interroger 75 personnes.

On parle d'en poursuivre quèque chose comme 35 !

Turellement, c'est pas les foireux qu'on choisira. Mais si les vaches de l'injustice espèrent terroriser les copains avec leurs salopises ils se montent le coup.

Ce qui est dégueulasse, c'est que deux conseillers cipaux ouvriers, se disant socialos jusqu'à la gauche, se sont offerts pour servir de témoins contre le copain Bouillard qui a ramassé deux jours de prison pour avoir dit « merde » à un logis de cogne.

Les deux tristes sires sont *Cadet Saucisse* et *Morçiaux*.

Oh mais, le conseil cipal de Nouzon va devenir célèbre s'il continue : les copains Tisseron et Maillais du groupe des *Sans-Patrie* devaient faire une conférence, samedi, dans le patelin. Toutes les formalités légales étaient remplies, quoique ça, au dernier moment, on leur a refusé la salle.

Ils auraient voulu la salle de la Mairie, mais le maire la leur a refusée, sous prétexte qu'ils n'avaient pas été assez sages le 1^{er} Mai.

Pour un maire ouvrier et un conseil farci de socialos, révolutionnaires à la mode de Clément, c'est rien mouche !

C'est l'*Immense-Epateur* qui rogne lui aussi, après le grabuge de Nouzon : sentant que le populo lui glisse dans les pattes il se fout à le débiter. C'est tout juste s'il ne traite pas les manifestants de galvaudeux ; quant à leur drapeau rouge il le baptise carrément « mouchoir de poche » — kif kif les journaux réacs !

PETIOTE DYNAMITADE

L'autre soir, en Irlande, à Dublin, une sacrée pétarade a manqué foutre le palais d'injustice en marmelade.

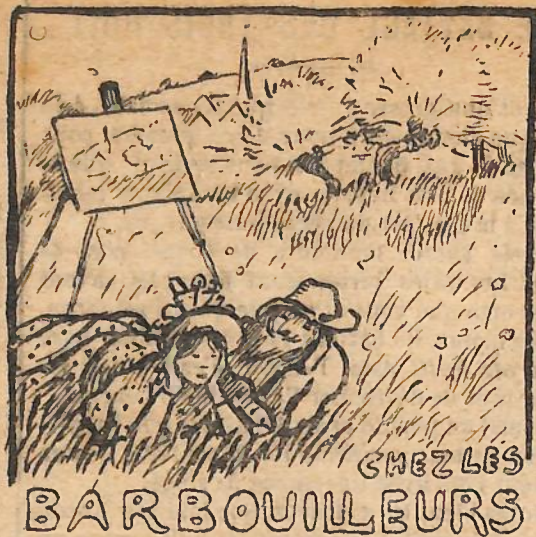
La détonation a été si faramineuse qu'elle a été entendue dans toute la ville.

Quoique ça, y a pas grands dégats : y a que des carreaux de cassés et des pavés démantibulés.

Il paraîtrait que la petiote marmite s'est esclaffée avant de toucher terre.

Les grosses légumes pensent que cette explosion a été manigancée par des gas à la redresse qui veulent que les chameaux n'oublient pas que le populo d'Irlande est exploité par les bourgeoises anglais.

C'est épatant comme les sales tourtes ont le nez creux : ils font la pige à mossieu La Palisse !



LE DÉBALLAGE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Kif-kif Jean Hiroux en route pour la guillotine, ce que j'ai ressenti dans ma balade au Palais de l'Industrie, c'est un immense emmerdement.

Et un épatement du même calibre.

Comment, nom de dieu ! Ils ont enquillé dans leur décrochez-moi ça plus de quatre mille numéros, et, dans le tas, y en a pas dix qui vaillent un clou. C'est pas possible, — ils le font exprès : on n'est pas fourneaux comme ça...

×

A la sculpture, y a une kyrielle de bustes : usiniers, banquiers, ronds-de-cuir, bouffe-galette, chats-fourrés, catins de la haute, assassins à képis, — bref, capitalos de toutes catégories et larbins de toutes livrées.

On taperait de bon cœur à coups de mailloche, comme à la foire, sur ces poupées de plâtre et de terre cuite. Mais un meilleur choppin, ça serait de démolir les vraies gueules, celles en os et en saindoux. Quelles foles d'avachis et de brutes ! C'est ça qui donne une crâne idoche des fripouilles par qui le populo se laisse bâter, tondre et rosser.

Faut voir aussi une statue à canasson, par Henri Cordier : celle d'un boucher-saltimbanque du premier empire, le général Lasalle, célèbre comme paillard et comme pillard, comme ivrogne et comme charogne. Elle sera sur une place de Lunéville. Pour orner le piédestal, on pourrait y fiche une guirlande de sentinelles fumantes renforcées d'un saucisson de dynamite.

Dans toute la sculpture, y a pas deux choses de vraiment bath. Y en a qu'une, — un bas-relief en pâte de verre, de Henry Cros : une typesse nue comme l'eau est à demi couchée ; c'est d'une forme galbeuse, et ça vous caresse les mirettes avec de tendres colorations vert-pâle, rose clair et bleu d'iris. Vous pigerez ça contre le mur du fond, près de la sortie. Riche matière, la pâte de verre, — on dirait, nom de dieu, que ça boit la lumière ! — et riche copain, cet Henry Cros.

×

Lâchons le bain à quat'sous des statues, et grimpons dans les salles. Que de linge !

Tant de toile gâchée, dans quoi les bonnes bougresses auraient pu tailler des mouchenez et des liquettes pour toute la maisonnée, — si ça fait pas mal au cœur !

Commençons par la peinture à la rantanplan.

Dans l'existence de tous les jours, quoi de crapule et de dégueulasse comme le militarisme ? Oui, quoi ? Parlez pas tous à la fois, camaros.

Mais, sur la toile, dans un cadre doré, c'est pas méchant pour deux sous : c'est plutôt rigolboche.

C'est quelque chose de faramineux que la gnolerie des peintres quand ils turbinent dans cette partie.

Trognolant, le topo de Jean-Pierre Haag ! — Un abruti de vieux de la vicille a tellement enquiné les croquants de son patelin, en leur dégoissant ses crapuleries de troubade, qu'il en est réduit à les jacter maintenant à des momignards à peine sevrés. Il leur jaspine, en montrant sa guibolle de bois : — « Oui, mes enfants, c'est à la bataille de Lützen que j'ai perdu ma jambe, mais le soir nous étions victorieux. » Et ça t'a fait une belle jambe, hein ? espèce de gourde ! Si encore

tu la passais aux gosses... ils taperaient sur leurs cerceaux avec, vieille tourte !

Calfeutrez vos blairs avec des étoupes, v'la des bottes ! Par colonnes, scrongnieugnieu ! Grand défilé de la vacherie nationale : la Retraite de Saint-Jean (foutre !) — d'Acre par Aimé Morot (mort aux vaches !) ; Kléber à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, par L. P. Sergent ; le salaud de Gallifet et son état-major de veaux pourris, par E. Chaperon ; les grenadiers de la garde à Essling, par Fernand Cormon ; le 14^e de ligne à Eylau, par Lionel Royer ; une Défense de forteresse, par E. H. Blanchon ; la Bataille de Son-Taï, par Eugène Courboin, et une trifouillée d'autres foutaises, bêtes à faire avorter des baleines.

J'aime mieux les Alsachiens de Joseph Enders, qui lichent à la santé de la France, et ceux d'Auguste Zwiller, qui bavassent des pallas parouilleux chez un mannezingue. Quoique ces deux couillons de peintres n'y aient pas vu malice, ils ont collé dans leur fourbi un brin d'observation : gober sa patrie et cuver de la vinasse, en effet, ça va bien ensemble, et y a pas comme les poivrots pour être patriotoqués.

Turellement, des faits-divers sur l'ignoble et puant torchon aux trois couleurs, y en a là autant que de puces à la fourrière. Et ce que c'est gaga...

Les chie-dans-l'eau et les gribiers ont aussi leur blot : MANŒUVRES DE L'ESCADRE DU NORD, par Paul Jobert, ou Jobard, comme vous voudrez.

Et toutes les patrouillotises, c'est le même mégot de pissotière. A l'égoût !

Pourtant, faudrait pas oublier Wilfrid Beauguesne. Pigez, pigez-moi encore ce tuyau : une bonne femme flotte en l'air comme une vessie gonflée ; elle s'appelle de son petit nom Espérance.

Au dessous, y a une sale vieille ganache de pourriture de général, qui se tient pas debout à force d'avoir étranglé des perroquets et de s'être imbibé de schnaps. Les lauriers que cette putain d'Espérance trimballe avec elle, il croit que c'est du foin : alors ça lui excite l'appétit ; il cuvre son plomb et tend ses louches pour agripper la bottelée, je vous dis que ça ! Cette gourderie porte au catalogue le n^o 100. Je me doutais bien que c'était de la peinture pour goguenots.

×

Débarquons maintenant chez les peintres qui massent dans la peau n.e.

Voilà Franc Lamy et sa troupe de jeunes grenouilles ; Casimir Saint-Pierre et sa Vénus en bois ; une cavalcade d'amazones à poil, par Luminais ; l'AVRIL, de Van Bie. broefi, qui cherche à se tenir en équilibre sur un bouc, et l'OFFRANDE A L'AMOUR, de Bouguereau.

Quelle couenne, que cet animal de Bouguereau ! Il rabote sa peinture, il la ponce et la pommade, puis il la frotte avec son pif pour la faire reluire. Y a des gourdiflots de richards pour acheter ces cochonneries des dizaines de mille balles. Aussi son temps est précieux, et il ne manque pas de dire : « Quand je vais pisser, ça me coûte cinq cent francs. »

Nom de dieu de nom de dieu de nom de dieu, une montagne en mal d'enfant ! Un de ses rochers se fend comme un calibristio, et il en sort une douzaine de gigolettes en baudruche : c'est, à ce qu'il paraît, les FILLES DE MÉNESTO, et l'accoucheur se nomme Fernand Le Quesne.

×

Alma Tadéma et Jean-Paul Laurens, c'est des peintres célèbres. Dans les temps, c'était pas tout à fait les premiers pignoufs venus ; — mais aujourd'hui, ah ! chaleur... Ne nous laissons pas embobiner par les signatures, et regardons le turbin.

LES ROSES D'HÉLIOGABALE (Salle 15), d'Alma Tadéma, — pataud et cotonneux en diable ! Et le SAINT-JEAN-GUEULE-D'OR (Salle 21), de J. P. Laurens, est du même tonneau. Du haut de l'égrugeoir d'une usine à bondieu, il fout une attrapade à l'impératrice Eudoxie. Paraît qu'elle était trop rupine au pieu et qu'elle se faisait chahuter la croupe et crever la grenade par les passants. Et après ? De quoi qu'il se mêle, ce raticchon ? Au moins, pendant ce temps-là, elle emmerdait pas le populo.

Au haut du grand escalier, le mur est noir comme une plaque de cheminée. Vous faites venir

un ramoneur, et, quand il a fini le nettoyage, vous distinguez des armures et autres ferrailles : c'est le CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, de Roybet.

En route, mille dieux ! Grimpez sur vos canas-sons, vos échasses et bicyclettes ! Faut bien vingt-cinq minutes de course pour aller d'un bout à l'autre du tableau (ARPA), de Munkacsy, et le voyage est pas rigolo !

Dans la même salle (dite : salon carré, — la première après l'escalier), reluquez à gauche en entrant. C'est lui ! c'est notre empereur ! c'est Sadi Carnot, mille polochons ! Je dis pas que je me laisserais massacrer pour lui, — mais je lui ferais volontiers hommage de la vie de mon proprio.

Autre grande machine : HÉLÈNE (salle 30), par Chalon. Cette grue de l'ancien temps se promène à travers un champ de bataille plein de types salement attigés. Ils se sont foutus un sacré coup de torchon, cent mille gnons et autant de baffes, tout ça pour elle ! Tant pis pour eux ! Elle s'en fout. Tranquille comme Baptiste, elle continue sa petite balade en reniflant un coquelicot.

Parmi les horreurs carabinées citons encore : LA DINDE DE NOËL, par Jules Breton (de l'Institut !), le portrait du général Brugère, dit Balle-dans-le-cul, par Jules Lefebvre (de l'Institut !), celui de ce vieux mouchard de Sarcey, par Marcel Baschet, LA RICHESSE DE LA FRANCE, par Buland.

Des flambeaux pas trop moches, c'est ceux de Henry Martin (LES TROUBADOURS), de Valaçon (TÊTE DE VIEILLE FEMME), de Pierre Lagarde (LES VOIX DU CRÉPUSCULE), de Fantin-Latour (PARISIFAL), de Henri Pille (UNE FÊTE À BALE, d'Ernest Quost (MES RUCHES) ; les dessins de Sablier et des portraits par S. H. Vedder, Duddington-Herdman, Cornillier...

Mais ce qu'il y a de plus chouette et de plus neuf dans ce Salon de malheur, c'est LES BOUCANIERS (salle 26), de Frank Brangwyn : des sacrépants magnifiques, armés jusqu'aux dents, couverts de cicatrices ; un drapeau sang de bœuf flotte à la poupe de leur barque ; et ils vont faire un sacré chambard sur la mer. C'est peint par grandes plaques, avec une joie féroce. Un zigzag d'attaque, nom de dieu, ce Brangwyn !

X

Quelles pochetées, que la plupart des peintres qui font les flambeaux dans ce déballeage des Champs-Élysées !

Vrai ! Elle élève de jolis cocos, l'École des Beaux-Arts.

Rien de drôle à ça : — tout ce qui est officiel est torcheculatif, sans exception.

Oh ! ils la connaissent dans les coins, — pour copier leurs patrons, et se grincer entre eux, et faire la pige aux photographes, et cogner comme des marteaux-pilons sur la grosse caisse de la réclame.

Quant à savoir leur métier, — balai de crin et peau de zébi ! Zyeuter d'une façon originale, dénicher quelque chose de neuf, — pour ça, y a plus personne : ils ont les chasses nickelées, la pince en bois et les pieds plats. Les différentes parties d'un tableau, ils ne sont pas foutus de les mettre à leur plan, de les mettre « en valeurs » ; ni de faire défouailler l'air et la lumière par à travers les cambrousses ; ni d'emmancher un geste nature ; ni de manigancer avec chic les couleurs et les lignes.

Tout leur fourniment est éculé. Ça schlingotte le bric-à-brac. C'est du toc, du chiqué et de la roustissure.

Mais, pour aguicher la clientèle, s'ils ont ni poil ni nerf, ils ont des trucs :

Ou bien ils déchargent des tomberaux de couleur sur des toiles grandes comme des façades de gares, pour tirer l'œil au jury, qui distribue des médailles, et à la gouvernance, qui lâche des commandes et du ruban ;

Ou bien ils empaument le bourgeois galetteux en chatouillant sa pantoufflerie par des sujets patriotards, niguedouilles, cochonnets ou rigolos.

Des artisses, ça ? As-tu fini...

C'est des mercantis, foutre ! — et leur marchandise est salement avariée.

Ils vendent l'entrée au bazar une, deux ou cinq baffes, selon l'heure et le jour. Le dimanche après-midi, c'est gratis... et c'est encore trop cher, foutre !



LE BATTAGE DES TROIS HUIT

C'est une grosse vessie que les socialos à la manque cherchent à nous faire prendre pour un bec de gaz, quand ils nous serinent que la journée de huit heures, avec un salaire minimum à la clé, est du socialisme pur jus.

Quels sacrés monteurs de coups, nom de dieu ! Les sales birbes sont fixés : ils savent aussi bien que vous et moi de quoi il retourne.

Pas moins, ils battent la grosse caisse avec les *trois huit*, dans l'espoir d'embobiner les jobards et de décrocher l'assiette au beurre.

Quand au populo et au bien-être que l'application de leur pommade lui procurera, ils s'en battent l'œil avec une queue de singe.

Notez bien, les camaros, que bibi n'a aucun parti pris contre la journée de huit heures et le reste.

Foutre non !

Je voudrais, au contraire, que les jean-foutre de la haute nous accordent cela illico, afin qu'on en fasse vivement l'expérience.

Quand on aura vu que c'est une grande couillonade, on passera à un genre d'exercice plus sérieux.

Et foutre, du coup, on s'orientera vers la bonne solution de la Question Sociale ;

C'est-à-dire qu'on s'occupera de dégorger les capitalos et toute la racaille.

* *

Cré pétard, mon souhait pourrait bien se réaliser avant qu'il soit longtemps.

En effet, voici que les bouffe-galette de la Angleterre viennent de voter la journée de huit heures pour les proies engliches.

Oh, les fistons, ne vous emballez pas trop !

Y a encore loin du vote à l'application, — kif-kif de la coupe aux lèvres !

C'est par 279 voix contre 201, que les députés anglais ont voté une première fois la loi des huit heures.

Turellement, c'est pas fini ! Faudra que des nouveaux votes viennent confirmer celui-là ; y aura une deuxième, puis une troisième resucée.

Ces lambinages sont des binaises de politiciards pour faire traîner les choses en longueur. En remettant vingt fois de suite, le même turbin en chantier, les bouffe-galette font semblant de masser dur, — en réalité, ils n'en foutent pas une secousse.

Pas moins, la loi des huit heures est votée, nom de dieu !

Un jour ou l'autre, faudra que les patrons anglais l'appliquent. Ils ne se feront d'ailleurs pas tirer l'oreille, car ils savent bien que ça ne leur fera pas de tort. A telle enseigne qu'elle est déjà en pratique dans beaucoup de métiers, — et que dans des foultitudes d'autres on fait neuf heures.

Et j'exagère pas, cré pétard ! Dimanche, à la grande manifestation de Londres (où plus de cent mille bons bougres ont fait leur 1^{er} Mai le 7), un socialo à la manque, John Burns, a lâché un sacré aveu :

Il a dit que la journée de huit heures n'est pas une réforme neuve et espatarouffante, puisqu'en réalité, dans toute l'Angleterre, la journée moyenne de travail est plutôt au-dessous de huit heures.

« Mais alors, va me rebiffer un bon bougre, à quoi bon se démancher le trou du cul pour une réforme qui n'en est pas une ? »

— Mon pauvre copain, on voit bien que tu n'es pas dépoté ! John Burns l'est, lui, et il va t'expliquer son fourbi : « Tout le bakanal fait autour des huit heures n'a qu'un but, qu'il a déclaré, c'est de rendre fixe et régulier ce qui est actuellement précaire et irrégulier. »

Faire une loi, quoi !

Et puis, ça sera tout, mille marmites ! Vraiment, c'est se foutre du populo jusqu'à plus soif.

Reste à savoir si, quand il en aura tâté, il n'y trouvera pas un rude cheveu ?

M'est avis que si, foutre !

Y a pas besoin d'avoir inventé le fil à couper le beurre pour saisir qu'un facteur rural qui s'enfile 30 kilomètres en 10 heures, ne gagne pas bézef à les avaler en 8 heures. Il a deux heures de plus pour lui, je le veux bien, ... mais il a dans les guibolles le même total de kilomètres.

En outre, au fur et à mesure que les patrons diminuent la durée de la journée, ils perfectionnent les machines, les font tourner plus vite afin de produire tant et plus.

* *

Crédieu, les grosses légumes engliches sont bougrement marioles ! Ils ont compris que la journée de huit heures est de la couille en bâtons et qu'elle ne leur fait pas un brin de préjudice.

C'est pas du socialisme, nom de dieu ! Non plus que la fixation d'un salaire minimum.

C'est des ~~cataplasmes~~ pour faire dériver le populo et maintenir son exploitation.

La vraie question, la voici :

Il ne s'agit pas de limiter les heures qu'on travaillera au profit du patron, — mais bien de supprimer le patron.

Il ne s'agit pas de fixer un salaire minimum, — mais bien de foutre en l'air les salaires, de façon que chaque bon bougre puisse consommer autant qu'il aura besoin.

En dehors de ça, y a que de la fumisterie, mille bombes !

IL ARRIVE ! IL ARRIVE !

Qui donc ?

Le boucher Dodds.

Il revient du Dahomey, et il n'est pas frais pour deux liards, le birbe.

Y a même des chances pour qu'il soit salement faisandé, vu qu'il revient d'un pays où le soleil cuit les œufs au cul des poules.

Pardienne, il a dû essayer de se décrocher : se passer à la potasse, prendre des bains et se parfumer.

Ah ouat, autant vaudrait qu'il pisse dans une clarinette !

Allez donc vous enlever de la peau le relent de puanteur qu'y déposent les massacres de moricauds et d'amazones, la fumée des chairs grillées, les cendres des villes et des récoltes incendiées.

Y a pas plan, foutre !

* *

Toutes les grosses légumes vont faire la fête au sabreur Dodds.

Dame, ça se comprend : ils lui font les yeux doux, espérant que son apprentissage au Dahomey lui a donné l'envie de la chair fraîche, et qu'il ne refoulera pas à la besogne si on lui commande de massacrer les prolos français.

Par exemple, si les jean-foutre de la haute ont ce galonnard à la bonne, il n'en est pas de même du populo.

Y a pas de raison pour que les mères dont les fistons ont été se faire crever la paillasse, se faire démantibuler un abattis, ou piger les fièvres au Dahomey lui fassent risette.

Aussi, y a pas presse que les bons bougres lui élèvent des arcs de triomphe !

C'est ce qu'avait saisi le conseil cipal de Marseille : marioles, les bougres s'étaient mis du côté du populo, déclarant qu'ils ne voteraient pas un radis pour la réception du boucher Dodds.

Car, nom de dieu, c'est à Marseille qu'il va débarquer.

Ça partait d'un bon sentiment, foutre !
L'horreur des massacreurs.

Jamais le populo n'aura assez dans le nez ces sales monstres.

Hélas, ce bon sentiment n'a pas duré : les conseillers cipaux se sont laissés emberlificoter, et sans toutefois oser revenir sur leur décision, ils débitent un tas de *si*, de *mais* et de *que*. . . On dirait qu'ils sont honteux de s'être montrés chouettes !

En effet, ils sont kif-kif dans un pétrin dont ils ne savent comment se tirer : leur bonne action leur pèse bougrement.

D'un côté, comme ils font partie de la gouvernance, leur devoir est de faire risette aux ennemis du populo, surtout aux galonnards ;

D'autre part, ils n'ont pas eu le temps de retourner complètement leur veste, d'oublier que le populo les a nommés parce qu'ils se sont déclarés sociaux, — et ils craignent en se mettant trop du bord de la gouvernance, de perdre leur popularité.

Ils ne pourraient se tirer franchement de leur sale posture qu'en donnant leur démission et en gueulant bien haut que tant qu'on aura pas chambardé la société actuelle le populo aura à craindre les mitraillades des Dodds.

Mais, foutre, y a pas de pet qu'ils aient cette cranerie !



Qué, foutu temps, nom de Dieu ! Qué foutu temps pour la saison ! Depuis l'année de la guerre, en septante, le vieux cul-terreux n'avait vu sécheresse pareille.

Et pourtant, foutre, elle aurait rudement besoin de boire un rude coup, cette bonne nourrice de terre, autrement, le fauchage et la moisson, ça ne va pas rouler, crédiu !

Ah, si on était en Anarchie, ça serait une autre paire de manches : le ciel aurait beau vouloir ne pas lâcher son robinet, on dégouterait bien de l'eau pour gargariser les sillons.

Ben oui, cré pétard ! Au lieu de perdre son temps à faire des métiers dégoutants et inutiles, tels que troubades, sergots et larbins, on s'occuperait à des turbins aussi agréables qu'utiles. Une fois la cochonne de distinction du tien et du mien foutue dans le lac, y aurait plus de vermine à soigner, ni de mistoufles à se faire entre soi. Or donc, les bons bougres mettraient carrément la main à bibelotter ce que la nature refoulerait à faire.

Ainsi on ferait la nique à la sécheresse avec des masses de travaux d'irrigation et de puits artésiens ; on pourrait même user de la dynamite (désormais inutile contre les jean-foutre) pour crever les nuages et leur chopper la pluie de force.

Pour se dépêtrer de l'excédant d'eau, des travaux de nivellement et de drainage feraient le joint.

Mais, macarel, on n'est pas encore à un si beau temps. En l'attendant venir, le père Barbassou va jacasser un brin de deux fermes chouettelement organisées, qui perchent au pays des Angliches.

Les tuyaux qui vont suivre, c'est la ménagère qui les a apportés du marché de la Barthelasse : c'était sur un canard bourgeois qui avait servi à envelopper une douzaine de sardines de baril.

La ferme en question est la plus grande de l'Angleterre : ce diable de domaine de Witcall, près de South dans le comté de Lincoln, tient toute la commune du même nom, plus un bon morceau de la paroisse de Welton-the-Wold.

Cette bougresse de ferme contient 2.175 acres (l'acre vaut je crois 50 ou 60 ares) dans lesquels sont plantées 38 piôles, ce qu'il y a de plus rupin, ça s'appelle des cottages. C'est là que perchent les gas de la ferme, au nombre de 93. A ce personnel pas ordinaire, faut ajouter trois forgerons et deux charpentiers, établis avec leurs compagnons dans des ateliers richement bien aménagés. Le travail est fait par des machines de toutes espèces ; un chemin de fer traverse l'exploitation et la relie directement au réseau le plus voisin.

Faisons un tour aux étables, et vingt dieux, nous allons voir qu'elles sont bougrement bien garnies : 3.500 moutons, 360 bêtes de race bovine, 90 canassons, 230 porcs sans compter le proprio, — foutre, ils ne sont pas prêts de disparaître les jambons d'York dont se gavent les aristos !

Les principales productions du sol sont le froment, l'orge, l'avoine et les navets.

Sans doute y a pas les primeurs et les fruits qui poussent au soleil de notre midi ; y a pas non plus les grappes galbeuses de la Bourgogne et du Bordelais. Mais, vietdaze, faut bien des navets pour faire la soupe, — comme il faut du picolo pour se rincer la dalle.

Toujours en Angleterre ; une garce de ferme des plus espatrouillantes, c'est une qui perche dans un patelin baptisé Hargham, — le diable m'emporte si je sais ouisque c'est ! Là, c'est pas des navets qui y poussent : c'est du gibier !

Ben oui, du gibier !

Sur les 2.900 acres d'étendue qu'a la dite ferme, 45 sont en taillis ; un étang rupinskoff entouré de collines est farci de canards sauvages. L'année dernière on a fait venir plus de 2.000 poules faisannes, et les œufs sont recueillis avec bougrement de soins ; 600 poules sauvages se baladent dans les bois ; pour ce qui est des lièvres et des lapins je préférerais qu'on me coupe la chique que d'être obligé de poser à chaque un grain de sel sous la queue.

Pour vous donner une idée du trafic qui se fait dans cette baraque, il me suffit de dire aux camaros, que, bon an mal an, on vend 12.000 pièces de gibier à plume.

Puisque j'en suis à ces sacrées fermes spéciales, faut aussi que je bavasse de celle du Puget-Sound, au pays des dollars, dans les Amérique. Là, c'est la volaille que l'on fait pousser.

Et la broche peut tourner, pécairé ! Les couveuses à vapeur ne chôment pas : 100 mille poules, 30 mille dindons, 8 mille oies, 13 cents canards, plus une foultitude de pigeons... Qué concert, qué roucoulement, qué piaulement, doit faire cette marmaille ! Ouais, je m'en bouche les oreilles, rien que d'y penser.

C'est cette ferme de 1.200 acres d'étendue qu'approvisionne les marchés de l'Orégon, de San Francisco, de Sacramento et de New-York, les plus grandes villasses des Etats-Unis.

« Mais, pourquoi diable, vont dire les camaroluches, ce sacré père Barbassou nous jaspine-t-il ces histoires ? »

Dame, je vas subito vous le dire :

C'est que, nom d'un foutre, je reluque déjà le jour ou les campluchards ayant foutu cul par dessus tête, la vieille guimbarde, — ne connaissant plus ni impôts, ni rentes, ni hypothèques, ni rien de même farine, feront de la commune (anarchotte une grande ferme, kif-kif celles dont je viens de jaspiner.

Car, ces putains d'exploitations de Witcall, de Hargham et de Puget-Sound n'ont qu'un tort, — c'est d'engraisser la vermine priorotte et de ne pas appartenir aux bons bougres.

Le jour ou ce sera arrivé, — et ce jour-là n'est pas si loin que ça, bondieu ! — on peut déjà se rendre compte que c'est pas la bonne boustifaille qui manquera.

Y a des bons fieux, pas méchants pour deux liards, mais farcis de gnoleries bourgeoises, qui rengainent : « Et si tout le monde veut bouffer du poulet, comment vous y prendrez-vous en anarchie, pour contenter tous ces goulous ? »

— Eh bien, mon bon, on fabriquera des poulets ! Par le temps qui court, c'est pas plus difficile que de faire pousser des pommes de terre ; s'agit simplement de s'organiser en conséquence.

Et la haut, les gas de Saint-Marsal, qui vous empêchera d'agencer un truc de ce calibre ? Avec vos grains de mil et de seigle, ça vous sera simple comme bonjour d'élever des ribambelles de volailles. Ensuite, après vous être réservé la bonne part, vous distribuerez le surplus aux bons bougres qui feront venir le pain blanc et le picolo.

Mille bombardes, elle sera rien bath, la commune anarchotte, chez les campluchards : du boulotage à gogo, des chouettes frusques, un turbin doux comme une partie de rigolade. Puis des chemins de fer, des téléphones, toutes les mille commodités de l'existence.

Mais, nom de Dieu, pour dégotter le bonheur, faut agir à la force du poignet : c'est par les jean-foutre de richards et de politiciens qui vont nous le servir sur un plat.

Il ne va pas non plus nous dégouliner du ciel, pas plus que les alouettes rôties dans notre bec.

Foutre pas ! s'agit d'être à la coule et de pousser ferme à la roue de la Sociale. L'heure est venue de faire soi-même ses petites affaires.

Faut se grouiller en peinars, dire zut et merde aux richards et à la gouvernance ; s'entendre à la bonne franquette avec nos frangins de la cambrouse, — et aussi avec les copains des villes, pour foutre un terme aux infectes canailleries qui nous tombent sur le poil.

Soupé de l'impôt, de l'hypothèque, des fermages, de la conscription ! à nous la terre et la liberté.

Fi du torche-cul électoral. Flûtte de tous les moyens mollasses, de toutes les foutaises qui font autant d'effet pour notre bonheur qu'un lavement foutu à la tour Eiffel.

Vive la libre entente, foutre ! Vive la Commune anarchotte.

Le père Barbassou.



Eh foutre, voici qu'elles prennent une allure qui n'est pas piquée des vers.

Les camaros n'ont pas oublié la grève d'Angers, qui a été quéque chose comme un commencement de grève générale.

L'autre semaine c'est à Nantes, qu'il y a eu une grève du même calibre : en un rien de temps, une trifouillée de corporations ont lâché les bagnes à queue leu-leu.

C'était un vrai beurre !

Ça n'a duré qu'une dizaine de jours. Mais, quoique ça, y a bon espoir pour l'avenir : c'est une riche habitude que celle de saisir l'occasion favorable et d'agir en commun.

Autrefois, quand une corporation se foutait en grève, les gas des autres métiers les laissaient faire sans y mettre un doigt, si bien que les patrons pouvaient rouler les grévistes sans avoir à donner de la tête de trente six côtés à la fois.

Avec le remue-ménage nouveau système, c'est plus si commode ! Ça nous sort un brin des grèves à la flan ou les prolos se contentaient de se

rouler les pouces et d'attendre le nez en l'air que les sardines à l'huile leur dégoulinent toutes seules dans la gargoine.

Pardienne, faut pas que je m'emballe, et que je fasse la mariée trop belle !

Dans ces grèves les pisse-froids ont encore de ci de là réussi à mettre leur grain de sel, et empêché le populo d'aller de l'avant.

Beaucoup de gas au lieu de s'aligner pour s'emplir le ventre ne songeaient qu'à serrer leur ceinture d'un cran, pour se faire passer la faim.

Evidemment, voilà qui est pas fort, mais enfin, on fera mieux les fois prochaines !

A Amiens aussi y a eu quèque chose du même genre : j'en ai déjà jacté quelques mots.

Actuellement, il n'y a plus guère en grève que les cordonniers.

C'est pas des taffeurs les copains de la savate, foutre non !

Une chose chouette, c'est qu'ils ont su envoyer coucher les politicards : l'autre soir, voilà le bouffe-galette Lafargue qui veut s'amener dans une de leurs réunions. Il voulait se tailler un brin de réclame sur la mistoufle des camaros.

Les bougres l'ont envoyé coucher ! Le copain Paulet, un gas de la savate, a pris la parole et a déclaré que pour son compte il ne resterait pas dans une réunion où un dépoté viendrait faire de ses magnés.

Illico, tous les bouffes l'ont approuvé et il a été décidé que Lafargue resterait à la porte.

Quelle baffle sur la hure du dépoté !

Crédieu, c'est le petit clan des sociales à la manque qui a fulminé.

Comme c'est eux qui tenaient la caisse de la grève, ils ont cru faire caner les cordonniers en leur coupant les vivres.

Les cordonniers leur ont dit : « zut et merde ! », puis l'idée leur est venue d'éplucher les comptes et ils ont trouvé que c'était bougrement pas clair.

La grève continue malgré les mic-macs des sociales à la manque.

LES PROLOS DE CHEZ CLÉMENT

Une autre grève qui mérite bougrement que j'en cause, vient d'éclater à Paris, dans le bagne à Clément, un fabricant de vélos de l'avenue de la Grande-Armée.

Y a quelques jours le singe avait reluqué que des bouts de ferraille, des bielles et autres bricoles de vélos filaient sans qu'il sache où.

Il alla trouver la rousse et la conséquence fut l'arrestation de 17 prolos.

Quand les autres ouvriers surent de quoi il retournait, ils allèrent illico trouver le singe et lui dire : « Vous allez retirer la plainte contre nos copains, sinon, nous lâchons le turbin ! Comment, vous un sale exploitateur qui nous grugez jusqu'à plus soif, vous avez l'aplomb de faire foutre en prison des ouvriers pour quelques bibelots qu'ils ont emporté !... »

Le singe répondit qu'il voulait bien venir en aide aux femmes et aux gosses des ouvriers arrêtés, mais qu'il ne voulait pas faire plus.

Alors, les gas n'ont pas barguigné ; ils ont lâché le turbin subito. Sur les 300 prolos de chez Clément pas un n'est revenu à l'atelier.

Les choses en sont là ! Et si le patron ne cane pas, ça pourrait se corser et la grève faisant tâche d'huile gagnerait les autres bagnes.

Les quotidiens ont raconté des histoires à dormir debout au sujet de cette grève : qu'ils sachent donc que dans toutes les usines, dans tous les ateliers, les prolos ne font pas de magnés pour « faire perruque » c'est-à-dire emporter les quelques bricoles dont ils ont besoin.

Jamais un patron n'a eu la vacherie de Clément et n'a voulu faire poursuivre ses ouvriers.

Le Jean-foutre donne pour raison que sur les 17 qu'il a fait arrêter y en a quelques-uns qui faisaient commerce des bricoles qu'ils emportaient.

Eh bien, et lui, il ne fait donc pas commerce du travail de ses ouvriers ?

Il les vole bougrement plus qu'ils ne le feront jamais !

D'abord, ils ne le volent pas, foutre : ils reprennent au singe un brin de ce qu'il leur roustit.

Si le Clément croit faire cesser le fourbi de la perruque en faisant coffrer ceux qui le pratiquent sur une grande largeur, il se fout rien le doigt dans l'œil.

Les ouvriers qu'il pourra embaucher demain se revengeront en faisant perruque jusqu'à plus soif.



LES DEUX FONT LA PAIRE

Vienne. — Une dégoutation infecte vient de se passer au bagne Bonnier, à la porte de Lyon :

Les pauvres bougresses qui peinent du matin au soir dans cette sale turne ont pour contre-coup un sale chameau nommé Payet, et pour directeur une sale vache qui n'a pas volé son nom : Trumeau !

C'est le coup de dire, les deux font la paire, nom de dieu !

Ce salaud de Payet croit que tout lui est permis, même de violer les gosselinés. Dernièrement, une chouette bougresse qui turbinait sous sa coupe a été foutue à la porte pour n'avoir pas voulu subir les caprices du sale merle.

Mais le type avait compté sans le frangin de l'ouvrière qui vint l'attendre et lui administra une correction dans les grands prix.

Le vilain Trumeau qui est partisan du droit de cuissage, foutit toute la famille dehors, pour venger la tatouille du Payet.

Turellement, les camaros, ces deux charognes sont mariés tout ce qu'il y a de plus légalement, et ils ont un sacré mépris pour les anarchos qui se becotent sans la permission de mossieu le maire.

Pour en revenir à toute la famille que les deux vaches avaient saqué, quand le singe sut de quoi il retournait il la fit rentrer.

Ca, c'est pas trop mouche.... Pas moins les prolos restent sous la coupe du contre-coup et du directeur et ils vont en subir de toutes sortes.

Crédieu, cela prouve que même quand un patron a de bonnes intentions (ce qui arrive rarement) il ne peut pas arriver à faire quèque chose de vraiment chouette :

Ainsi, celui en question n'a pu que remettre les prolos sous la coupe de leurs bourreaux.

PATRON FRICOTTEUR

Cherbourg. — Un exploitateur qui a les pattes bougrement crochues, c'est un Jean-fesse nommé Launay, qui tient une scierie mécanique au Roule.

Il y a des tas de patrons qui au lieu de payer leurs ouvriers en belle galette, leur fichent des bons, sur lesquels ils se font donner une remise de 5 0/0 par les fournisseurs.

Avec ce fourbi, c'est toujours le prolo qui est roulé : le débitant a qui il aboule son bon ne veut pas garder à sa charge le 5 0/0 et il s'arrange pour se le faire casquer.

Ainsi, par exemple, le gas qui va avec un bon de 40 sous acheter 2 sous de perlot est sûr de son affaire : on lui rend 37 sous au

lieu de 38, le buraliste ne voulant pas en être de 2 centimes.

Mais c'est pas ce truc qu'emploie le Launay, il trouve que c'est pas assez productif. Pour lors, il a supprimé les intermédiaires et s'est fait le fournisseur de ses ouvriers.

Il faut que les malheureux bougres dépensent tout ce qu'ils gagnent chez lui, autrement on les saque comme une merde.

Turellement, on ne leur lit pas pourquoi on les renvoie ! C'est à eux de voir le coup... On les remplace par d'autres prolos plus à la coule et plus malheureux.

Aussi, faut voir ce qu'on déteste le Launay. Pas plus les ouvriers que les commerçants, personne ne l'a à la bonne.

Et foutre, s'il ne s'agissait que de lever le petit doigt pour fiche à c-tte charogne la peste et le choléra, il y a belle lurette qu'il serait crampsé.

DEUX VICTIMES POUR UN ASSASSIN

Il y a deux mois, j'ai raconté comment, aux environs d'Épernay, le garde-chasse Landréat, brigand à la solde de l'aristo Auban-Moet, assassinait un prolo nommé Chagnon.

Un copain de la victime fut assez bidart pour s'en tirer avec une charge de plomb dans les dos et les fesses.

Jusqu'ici, quand un garde-chasse assassinait un pauvre bougre, la vache passait aux assises pour la frime et on l'acquittait.

C'est ainsi qu'à Saint-Omer, le mois dernier, un garde-chasse fut acquitté, malgré qu'il y eut une demi-douzaine de témoins l'ayant vu poursuivre un pauvre bougre de braconnier et le tuer à coups de révolvers dans le dos. Il n'avait pas à se défendre puisque le braconnier fuyait !

Une autre charogne de Senlecque, près Desvres, dans les mêmes parages, fut aussi acquitté pour un assassinat du même calibre : le bourgeois profita d'une bisbille de rien pour tuer, au sortir d'un caboulot, un prolo qui passait pour braconnier ; il entra dans sa turne, décrocha son flingot et vint déquiller le pauvre bougre au coin de la rue. Il a été acquitté aussi, nom de Dieu !

Dans la Marne, les grosses légumes n'ont même plus la jésuiterie de juger pour la frime les assassins de prolos.

En effet, le garde Landréat n'a pas été inquiété : il continue son métier, toujours à l'affut d'un pauvre bougre à démolir.

C'est Buzy qui a payé pour lui ! Il a été arrêté et il vient de passer en condamnation à Reims.

L'avocat lécheur a démontré que c'est lui le grand criminel. Toujours la même chose : c'est le lapin qui a commencé !

En conséquence, on lui a foutu dix ans de travaux forcés sur le râble.

Le populo rogne bougrement de cette condamnation abominable..., mais c'est tout !

BOUGRES DE SALAUDS

Troyes. — Nom de dieu, c'est à se demander si les charpentiers à Carnot vont faire la pige aux empapaouteurs de Châlons ?

L'autre jour, un riche fiston qui pêche à sa fantasia, flânait avec des copains quand un gendarme l'appelle d'un estaminet et le prie d'entrer.

A cent mille lieues de penser ce qu'on lui voulait, le gas s'amène ; illico les cognes lui sautent dessus et veulent le déculotter, ... sous prétexte qu'un pêcheur s'était éraflé les guibolles en leur échappant, ils auraient voulu voir si c'était pas leur homme.

Le bougre a ouvert la fenêtre et il les a averti que s'ils ne cessaient pas leurs sales magnés, il allait les faire passer au travers l'un après l'autre.

Ça a calmé les deux pandores qui se sont fuités kif-kif des péteux !

Y a rien de tel que d'avoir du nerf.

SALE COLLECTION

Un bon lieu de Cahuzac sur Vère, un petit patelin du Tarn, me jaspine que dans son coin les bons bougres sont aussi mal partagés que partout ailleurs.

Ils ont sur le poil une collection de jeannettes, qui ne valent pas une crotte de chien.

Ah, c'est pas la beogoue qui manquera aux fistons, quand ils reluqueront l'heure d'astiquer les ventrus.

Le plus gros cochon du village est un borgne qui a une femelle aussi plate qu'une limande : y a pas mèche de la gonfler.

Puis y a l'homme à lunettes : une vraie tête de pipe sur un cul de cochon.

Et pour finir sur une trinité, faut pas oublier le raton : j'avait qu'il a un sale pied, mais sa gueule est pire.

Ouh là là, mince de lessive quand vien tra la Sociale!

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 26, rue des Martyrs.

— La Réunion d'Ivry-les-Forges, qui devait avoir lieu le dimanche 14 mai, est remise au dimanche suivant, 21 courant. Un avis ultérieur fera connaître le lieu de la réunion ainsi que l'ordre du jour.

— Groupe des Egaux, les Travailleurs du XII^e et les Abstentionnistes de Montreuil. — Samedi 13 mai, à 9 heures, salle Firino, 144, boulevard de Charonne. — Urgence.

Le Mans. — Réunion du groupe anarchiste samedi 13 mai, à 8 h. du soir, café Lemeunier, rue Saint-Martin.

Tous les compagnons sont invités.

Saint-Etienne. — Les camarades de Bellevue organisent une soirée familiale pour le dimanche 14 mai à 7 heures du soir, 3, rue des Mouliniers.

Causerie par plusieurs compagnons. Chants et poésies.

Cherbourg. — Le Groupe d'Etudes Sociales de Cherbourg invite tous les travailleurs désireux de s'entretenir de leurs droits à s'adresser au copain Guyard, vendeur du journal, qui leur indiquera le jour et lieu de réunion.

Rouen. — Les ouvriers de la région peuvent s'adresser pour tout ce qui concerne le canard à Jonequais, chez Lemyre, à Malaunay.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu le 14 mai à 6 heures du soir, au local de la rue d'Inkermann, 144.

1° La propagande dans les communes environnantes : 2° La question des journaux.

Saint-Quentin. — Samedi, à 8 h. 1/2, salle Venet, rue de Beaulieu, réunion publique.

Ordre du jour : Pourquoi et comment nous sommes anarchistes, par le compagnon Georges, de Paris.

Les socialistes sont invités.

Nouzon. — Réunion du groupe les *Désertés* tous les dimanches, au local convenu.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Avs aux camara les de passage.

Châlons. — Le groupe les *Sangliers de la Marne* réunion importante le 13 mai. Urgence.

Toulon. — Le groupe anarchiste, la *Révolution des Travailleurs*, invite la jeunesse socialiste indépendante à venir discuter ensemble les idées sociales et économiques et s'entendre ensuite sur les moyens les plus efficaces pour arriver à leur réalisation. Il y a un malentendu qu'il s'agit de dissiper : sont ce les anarchistes ou les socialistes-politiciens qui veulent prolonger les misères humaines?

Le groupe se réunit le mercredi et le samedi de

chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir dans son local, rue Garibaldi, 7. Une bibliothèque se trouve au groupe : elle contient des ouvrages de sociologie de grand intérêt.

Tous ceux qui voudraient se mettre en rapport et correspondre avec le groupe n'ont qu'à écrire au compagnon Delaporte, au lieu de réunion du groupe.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguc, 108, rue de Perey.

Lille. — Hoden Désiré, cour Glover, 14, crie le *Père Peinard* et porte à domicile.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionsnaires* est fixé au 21 mai, la liste sera fermée le 16, afin que les fournitures soient prêtes. Le banquet se fera à Damery et sera suivi d'un bal de nuit, au profit de la propagande et des victimes de l'action.

Prix : 2 fr. 50 par tête. Adresser au compagnon Anon, à Damery-Brunet.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit toutes les semaines; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n° 3.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois; conférences, chants et poésies.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Vienne. — Aux *Compagnons* : Tous ceux qui négligent d'acheter les journaux méritent de graves reproches. La vente à Vienne devient dérisoire : il se vend peu de *Révolte* et un peu plus de *Peinard* grâce aux articles locaux. Il ne sera bientôt plus la peine de payer des frais de transport. Que les camarades qui ont négligé de prendre les journaux secouent leur torpeur. Qu'ils n'oublient pas qu'ils sont anarchistes. Le Vendeur.

La *Révolte* et le *Père Peinard* sont en vente chez MM. Perrier, kiosque de la gare. — Raffin, rue Ponsard. — Prunière, rue des Serruriers. — Perrin, buraliste, quai de Gère. — Gallet, buraliste, place St-Louis. — Moussier, rue de la Co-carde. — Berthaud, buraliste, rue Saint-Martin. — Payen, buraliste, à St-André-le-Haut.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés : A l'Administrateur du *Père Peinard*.

PETITE POSTE

R. St-Denis — L. St-Maur — F. Tunis — L. Château de Grino — L. Montceaux — M. Jupille — Z. Nice — H. Narbonne — D. Alger — T. Montpellier — B. et A. Seynes-sur-Mer — D. Calais — B. Cahuzac — B. Agen — R. Bézenet — M. Armantiers — A. Amboise — B. La Machine — D. Bone C. Béziers — R. Grenoble — B. Vienne — V. Alger P. Beaune — P. Choisy — L. Havre — M. Troyes — M. Mantes — P. Lyon — T. Mézières — J. Marrommes — A. Roubaix — P. Angers — V. Tulle — P. Châlons — R. St-Quentin — H. Lille — G. Cherbourg — C. Argenteuil — A. Jeumer. Reçu galette, merci.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du *Père Peinard*, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux	» 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	» 50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	» 10
Ephémérides anarchistes 1892.....	» 25
Collection du <i>Ca Ira</i> , 10 numéros (1888)	» 60
Première série du <i>Père Peinard</i> (sauf le n° 1) numéros 2 à 61 (1889-90)...	6 »
Deuxième série, 62 à 93 (1890) cartonn.	3 »
Troisième année (1891).....	6 »
Quatrième année (1892)	6 »
Entre Paysans, dialogue.....	» 10
Carnot et Ravachol aux Enfers, par Edinger	» 15

Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

Chansons avec musique, à deux ronds pièce. Le *Père Peinard* au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'assois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrits insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le *Père Duchesne*. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

Place de la République, l'autre matin, un sergot saute sur un camion du chemin de fer, attrape au collet le camionneur et lui montrant une caisse : « Nom de dieu de nom de dieu, espèce de couenne, camionneur de merde, c'est vous qui trimballez dans la capitale pareille marchandise ? De la *Dynamite*!!!. Vous roupétez, nom de dieu ! Allons, ouste, au poste; vous vous expliquerez avec les autorités. »

Le camionneur : « Eh là, bas les pattes et pas de pet, l'homme aux bottes ! Ne vous tournez pas les sangs : c'est pas de la dynamite qui fait sauter les maisons, y compris les richards, c'est du nanan, de la bonne liqueur digestive, inventée et fabriquée par un bon zigou, »

A. Amouroux, à Belvès (Dordogne)

qui vous en fera tenir un litre moyennant trois balles, non compris les droits d'octroi.

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du *Père Peinard*, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard* 4 bis, rue d'Orsel, Paris

OUAND VIENDRA-T-ELLE?

Poésie de E. POTTIER,

Air populaire breton, recueilli et harmonisé par Gabriel FABRE

Allegretto.

The musical score consists of two systems of staves. The first system includes a vocal line with lyrics in Breton and a piano accompaniment. The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'Allegretto'.



J'attends une belle,
 Une belle enfant,
 J'appelle, j'appelle,
 J'en parle au passant.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

J'appelle, j'appelle,
 J'en parle au passant.
 Que suis-je sans elle ?
 Un agonisant.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

Que suis-je sans elle ?
 Un agonisant.
 Je vais sans semelle,
 Sans rien sous la dent...
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

Je vais sans semelle,
 Sans rien sous la dent,
 Transi quand il gèle,
 Sans gîte souvent.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

Transi quand il gèle,
 Sans gîte souvent,
 J'ai dans la cervelle
 Des mots et du vent...
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

J'ai dans la cervelle
 Des mots et du vent.
 Bétail, on m'attelle
 Esclave, on me vend.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

Bétail, on m'attelle,
 Esclave, on me vend.
 La guerre est cruelle,
 L'usurier pressant.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

La guerre est cruelle,
 L'usurier pressant.
 L'un suce ma moëlle,
 L'autre boit mon sang.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

L'un suce ma moëlle,
 L'autre boit mon sang.
 Ma misère est telle
 Que j'en suis méchant.
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?

Ma misère est telle
 Que j'en suis méchant.
 Ah ! viens donc, la belle,
 Guérir ton amant !
 Ah ! je l'attends, je l'attends !
 L'attendrai-je encor longtemps ?